L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 27 août 1910.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	84	26
Midi.....	88	28
3 P. M.....	90	29
6 P. M.....	90	29

SOMMAIRE.

3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'Actualité, Feuilleton,
5me PAGE.
Faits Divers.
6me PAGE.
L'Erreur.
Légendes des Champs et de la Mer.
Les premières voitures publiques. La vie parisienne sous la Restauration.
Cuisine.
8me PAGE.
Mondanités.
Chiffons.
Poésie.
Les derniers jours de Lord Byron.

L'EDITION DE L'ABEILLE DU 1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance ; édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'ABEILLE, fondée le 1er septembre 1827, entrera donc le 1er du mois prochain dans la quatre-vingt quatrième année de son existence, et, à cette occasion, publiera un choix d'articles traitant les sujets les plus divers qu'elle puisera dans ses liasses, articles qui lui paraîtront devoir le plus vivement intéresser les générations nouvelles.

Cette édition offrira aux négociants, on en conviendra, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires : aussi, les annonces et les commandes de journaux nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

Les élections au Portugal.

C'est aujourd'hui qu'ont lieu au Portugal les élections aux Cortès, élections qui ne manquent pas d'importance au lendemain du mouvement révolutionnaire, nous ne dirons pas qui s'est manifesté, mais qui s'est parfaitement esquissé il y a quelques jours, alors que le duc d'Oporto, l'héritier possible du trône dut prendre refuge dans une forteresse pour se soustraire au courroux populaire.

Le parti libéral n'est pas aimé, depuis quelque temps ; dans tout le pays il est combattu à cause, sans doute, de la rigidité dont il fait preuve dans l'administration de ses affaires.

Lorsque le récent malaise se fit sentir à Lisbonne, les forces militaires, navales et territoriales, y furent tenues sous les armes afin de réprimer toutes scènes de désordre sans délai. Ces précautions prises par le gouvernement écartèrent le danger d'un soulèvement populaire ; mais le danger ne va-t-il pas renaître à l'occasion de la grande consultation de ce jour ? consultation d'où sortira l'expression de la volonté du peuple à l'égard de la politique de l'avenir du pays.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la situation dans tout le pays est parfaitement accusée, et le Télégraphe, ce soir, nous apprendra le sentiment qui anime la majorité du peuple portugais.

Il y a peu de temps que Manuel II est monté sur le trône, y remplaçant son père Carlos Ier, dans les circonstances les plus regrettables. Le jeune souverain fait école dans le moment ; il apprend à tenir un sceptre, à gouverner un peuple ; et pour le diriger dans cette voie souvent étroite et épineuse il a le plus sûr des guides, sa mère, la reine Amélie, que son peuple aime et admire, car l'héroïne qui est en elle s'est révélée lors du double assassinat de son époux et de son fils.

On n'a pas oublié ce spectacle émouvant où à l'horreur se mêlait le sublime ; la reine se mettant entre son époux, son fils et leurs assassins pour détourner les coups de ceux-ci, n'ayant pour se protéger qu'une gerbe de fleurs.

Espérons que les élections d'aujourd'hui raffermiront le trône de Manuel et que le vaillant petit peuple portugais se groupera autour de son souverain pour que son règne commencé dans la tristesse se continue dans la joie et le bonheur.

REGINE

On discourait, entre intimes, sur cette question souvent agitée par les moralistes : Un père, un mari ont-ils le droit d'influer, soit par testament, soit par des recommandations suprêmes, sur la destinée sentimentale de leurs enfants ou de leur femme ?

Tout le monde s'accorda pour conclure que le legs d'un cœur est l'un des plus imprudents que puisse oser un être humain, si pures et généreuses que soient ses intentions. Un certain M. Descombes, notaire aux environs de Paris, dit alors :

—J'ai connu, au cours de ma carrière, plusieurs exemples d'une telle imprudence, et je dissuade toujours de la commettre ceux de mes clients qui sont disposés à m'écouter. Ceux qui passent outre causent souvent bien du mal. Le cas le plus douloureux où j'aie été mêlé fut celui-ci :

Du temps que j'étais le premier clerc de mon étude actuelle, on me recevait assez volontiers dans la société de notre petite ville, fort provinciale, quoique voisine de Paris. J'aimais à danser. Je jouais convenablement un quadrille, une valse, sur le piano du juge de paix ou de l'ingénieur. J'avais l'entrain de la vingt-cinquième année. Bref, avec les deux cents francs de pension que je recevais de ma famille, avec mon métier monotone, mes amis sans faste et l'ambition modeste de remplacer un jour Me Gobin dans son fauteuil de moleskine, j'étais parfaitement heureux.

Un jeune clerc sans fortune s'intéresse aux jeunes filles à marier. Elles étaient nombreuses dans notre société. Il y en avait de riches. Il y en avait d'aimables. Il y en avait même de jolies. Je n'eus pas besoin de danser beaucoup de cotillons pour m'apercevoir que le sort équitable avait rarement réuni ces trois attributs sur une même tête, brune ou blonde. J'étais un garçon raisonnable. Je fus poli avec toutes, mais j'évitais de regarder de trop près les très jolis yeux. Je fis choix d'une petite personne qu'on ne se disputait point, parce qu'elle était timide et sans beauté. Quand je l'épousai, cinq ans plus tard, elle m'apporta en dot le fauteuil de Me Gobin ; et je fus parfaitement heureux avec elle pendant dix-sept années, trop courtes....

M. Descombes donna, comme il convenait, un instant de méditation recueillie au souvenir qu'il venait d'évoquer. Puis, il reprit son histoire.

—Mon meilleur camarade, Huvelin, commis principal des contributions directes, fut moins sage que moi. Pauvre lui-même, il se toqua de la moins fortunée de nos valseuses : une demoiselle Régine de Pillière, fille d'un capitaine d'infanterie retraité après la guerre. Le capitaine de Pillière était veuf : sa fille, utilisant les modestes ressources de la pension de retraite et de la pension de légionnaire, tenait la maison avec une admirable économie. Ajoutez que Régine était une brune ravissante, qu'Huvelin, joli garçon lui-même, lui déplaisait si peu qu'elle avait déjà, pour lui, refusé un assez beau parti : le jeune Coubert, fils d'un notable industriel de la localité.... Cela, bien entendu, au grand ennui de M. de Pillière.

Vous commencez, n'est-ce pas, à entrevoir le nœud de ce petit drame provincial ? M. de Pillière eut à soixante-cinq ans une première attaque d'apoplexie qui le laissa paralysé du bras droit, quelque toujours maître de sa raison. Régine le soigna avec un dévouement passionné ; mais, sept mois plus tard, une seconde attaque emporta le malade.

Il laissait sa fille sans ressources. Le testament trouvé dans son portefeuille exprimait l'anxiété que lui causait l'avenir de cet enfant. Il la recommandait à un de ses amis, haut fonctionnaire de l'état-major général. Il terminait par ces mots :

"Si ma chère fille Régine veut que je dorme tranquille dans ma tombe, je la prie de revenir sur sa première décision et d'épouser M. François Coubert, qui l'aime sincèrement...."

Régine fut héroïque. Elle déclara à Huvelin qu'il n'avait plus rien à espérer d'elle ; elle épousa François Coubert ; ce fut moi, je m'en souviens, qui rédigeai la minute du contrat. J'avais, à cette époque, le cœur si sensible que je laissai tomber une larme au beau milieu de la feuille ; ce qui me valut une réprimande sévère de Me Gobin.

Régine devint Mme Coubert. Elle fut riche. Elle eut deux enfants. Ce Coubert était, au fond, un brave homme ; il la traita bien. Pourtant Régine ne fut pas heureuse. Je le sus parce que, Huvelin ayant quitté le pays et l'administration, elle reporta sur moi, son plus cher ami, un peu de l'affection qu'elle gardait à l'absent. Pendant les vingt années que durèrent mes rapports avec Mme Coubert, j'appris à connaître cette vérité singulière : qu'une femme vraiment honnête peut observer à la fois deux fidélités contradictoires, qui semblent s'exclure. Régine fut parfaitement fidèle à son mari ; mais elle ne reprit jamais à Huvelin ce que, jadis elle lui avait donné de son cœur. Coubert, qui le savait, n'en souffrait guère ; c'était un joyeux vivant qui ne se perdait pas dans les abstractions sentimentales. Que sa femme fût appétissante, ménagère, et respectât l'honneur du foyer, il n'en souhaitait pas davantage. Mais Régine ne se consola pas. La blessure que son jeune amour avait reçue ne se ferma jamais ; et je crois pour ma part que cette blessure fut la cause lointaine de la maladie nerveuse à laquelle elle succomba prématurément, au moment de la crise de l'âge.

L'aventure que je vous conte, poursuivit le notaire, est jusqu'ici celle de bien des femmes, et je pourrais vous en conter dix autres semblables dont je fus le témoin ou le confident. Mais celle de Régine eut un dénouement, ou plutôt un épilogue vraiment romanesque.

Quand la pauvre femme eut enfin goûté le suprême repos, j'aidai son mari à mettre en ordre ses papiers intimes. Nous ne trouvâmes, heureusement, aucune trace écrite des souffrances morales qu'elle avait endurées. Le secret demeura entre elle et moi. Nous constatâmes avec émotion qu'elle avait gardé pieusement tous les menus objets qui lui venaient de son père, jusqu'aux cours de l'Ecole de Saint-Cyr que M. de Pillière feuilletait volontiers dans ses derniers mois de maladie. Or, voilà qu'en ouvrant machinalement l'un des cahiers, j'y trouvai une feuille de papier à lettre, toute jaunie, sur laquelle étaient tracés ces mots, d'une écriture gauche et tremblée :

"Sous la menace de la mort qui m'a déjà à moitié terrassé, je ne me sens pas le droit de disposer du cœur de mon enfant. J'annule la dernière disposition de mon testament du 18 janvier. Régine se mariera selon ses goûts."

L'écriture, je vous le disais, était celle d'un enfant qui apprend.... précisément l'écriture du capitaine lorsque, dans l'intervalle de ses deux attaques, il s'exerçait à tracer des caractères de la main gauche.

Régine avait-elle connu trop tard cette rétractation de son père ? Elle ne m'en avait jamais parlé ; et j'incline à croire qu'en effet elle l'ignora toujours. Il est probable que le papier resta insoupçonné dans le cahier sur lequel il avait été tracé. Régine gardait fidèlement les reliques paternelles ; mais il n'y avait aucune apparence qu'elle eût jamais feuilleté un cours de géométrie descriptive.

Ainsi, la vie de cette charmante femme avait été brisée par l'observance scrupuleuse d'une volonté dernière — que dis-je ? — d'une fausse expression de volonté dernière !....

Régine avait voué son existence à la vénération d'une erreur !

J'avoue que je fus atterré de ma découverte. M. Coubert s'aperçut de mon émoi. Il me fut impossible de l'empêcher de lire le papier....

Il mit quelque temps à comprendre. Et, quand il eut compris, savez-vous ce qu'il me dit, ce mari, en pleurant, du reste, car son deuil était sincère :

—"Quel bonheur, mon ami, quel bonheur que Régine n'ait pas trouvé ce papier avant le jour de notre mariage !...."

Edition Hebdomadaire de l'"Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Mme NADY BLANCARD,

CONTRALTO.

Le recrûtement à Paris, par M. Layolle, des artistes que nous entendrons à la Nouvelle-Orléans l'hiver prochain, se poursuit. Un de ses derniers engagements est celui de Mme Nady Blancard, contralto, qui a fait ses études au Conservatoire de Paris et en est sortie avec tous les premiers prix.

Mme Blancard débuta au théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles, et y obtint un retentissant succès ; sa grande et belle voix fit l'admiration du public bruxellois et dès lors la renommée lui vint.

L'artiste se fit entendre sur toutes les grandes scènes européennes et partout fit copieuse moisson de lauriers. A son incontestable talent de cantatrice se joint celui de comédienne. Ce qui se remarque chez Mme Blancard c'est, en même temps que le charme de sa personne, la très grande mobilité de sa physionomie et la grace, la souplesse de ses mouvements ; il se dégage de son être quelque chose d'empoignant, d'enveloppant.

Il est possible qu'elle débute devant notre parterre dans "Samson et Dalila", une des œuvres préférées de son répertoire.

M. Emile Durieu ne s'épargne aucun effort pour que la tâche que lui a confiée M. Layolle soit remplie complètement et à la satisfaction de son mandant.

M. George Pollock, qui s'occupera cet hiver de la publicité du théâtre, a dû quitter le Havre hier et sera à la Nouvelle-Orléans très prochainement.

M. PAUL CAZENEUVE

Au Théâtre Tulane.

La direction du Théâtre Tulane, a l'honneur d'annoncer l'engagement de M. Paul Cazeneuve (Créateur du Théâtre National Français en Amérique) en représentations dans un repertoire de pièces romantiques et classiques françaises. M. Paul Cazeneuve est un artiste d'une réputation internationale, ayant joué avec succès les pièces romantiques en France, en Angleterre, en Belgique et aux Etats-Unis. Il est le seul artiste qui ait joué avec succès en tournée en Amérique ce repertoire en anglais et en français.

Durant cette tournée artistique, M. Cazeneuve jouera en anglais avec l'appui d'une troupe américaine, et les pièces qui ont été choisies pour lui seront représentées avec tous les détails nécessaires, une mise en scène choisie, des décors et des costumes spéciaux.

Insolation.

George Weaver, âgé de 45 ans, demeurant Passage de la Bourse près de la rue Iberville, a été frappé d'insolation hier matin vers onze heures alors qu'il travaillait rue Poydras près de la Levée.

Il a été transporté à l'hôpital dans un état critique.

Prochaine ouverture de la saison.

L'ouverture de la saison 1910-11 au Tulane, le fashionable théâtre de la rue Baronne, est fixée au dimanche soir 4 septembre, et cette ouverture présentera sans doute un intérêt particulier pour le public Franco-Américain de notre ville, car c'est une pièce tirée du français "Don César de Bazan", qui sera mise à l'affiche et le principal rôle en sera interprété par un acteur Franco-Canadien de grande réputation, M. Paul Cazeneuve.

C'est la première fois que "Don César de Bazan" est joué au Tulane et notre public ne manquera pas d'aller applaudir ce chef-d'œuvre.

M. Paul Cazeneuve et sa troupe sont arrivés hier matin à la Nouvelle-Orléans, venant directement de New York, par un des vapeurs de la ligne du Southern Pacific.

M. Cazeneuve est le fondateur du Théâtre National Français à Montréal, et a dirigé cette institution pendant neuf années consécutives.

Pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans il interprétera d'autres pièces tirées du répertoire français, pièces dont les titres seront annoncés plus tard.

Des demandes ont été faites au directeur du Tulane pour qu'un soir par semaine de la saison préliminaire soit consacré à des pièces jouées en français.

M. Campbell n'a encore pris aucune décision à ce sujet, mais il se pourrait qu'il profitât du séjour de M. Paul Cazeneuve pour faire droit à ces demandes.

La vente des places pour cet engagement commencera à partir de jeudi matin au contrôle du Tulane. Les prix pour la saison préliminaire seront réduits dans des proportions très appréciables et le tarif des places ne sera que de 25 cents à 1 dollar ; en matinée de 25 à 50 cents.

CRESCENT.

La saison préliminaire s'ouvrira au Théâtre Crescent dimanche prochain, 4 septembre, et pour cette occasion la direction a fait choix de "McFadden's Flats", la délicieuse comedie musicale qui est toujours entendue avec un nouveau plaisir.

La troupe qui interprêtera cette comédie comprend des artistes connus sur les scènes du nord qui nous arrivent précédés d'une enviable réputation aussi "Mac Fadden's Flats" attirera-t-il sans aucun doute un nombreux public au Crescent. Ajoutons à cela que les prix seront mis à la portée de toutes les bourses, de 15 à 50 cents.

La vente des sièges réservés commencera jeudi matin.

MISTRAL

Une scène touchante s'est déroulée, l'autre jour, dans le jardin de Frédéric Mistral, à Maillane.

Deux cents écoliers marseillais, en villégiature au pied des Alpilles, conçurent le projet d'aller saluer dans sa retraite le grand vieillard en qui s'incarne l'âme de la Provence.

Les voilà partis sur la route poudreuse et noyée de soleil, chantant de leurs voix claires l'air de "Magali". A Maillane, ils allèrent demander au bon curé, M. l'abbé Celse, de les présenter au père de "Mireille".

Quelques instants après, les portes de la bastide maillanaise s'ouvraient toutes grandes devant la petite troupe scolaire, qui se répandit dans le jardin, emplit joyeusement le salon et le cabinet de travail du poète.

Mistral apparut, dressant sa haute taille, coiffé de son légendaire feutre à larges bords, un sourire paternel sur les lèvres.

Le grand poète parla à ces enfants comme un aïeul doux et plein d'indulgence. Son verbe se fit ému et éloquent lorsqu'il évoqua devant eux l'image de la patrie et les devoirs qu'ils auront un jour à remplir envers leur pays.

—Aimez, leur dit il, votre petite patrie, mais aimez surtout la grande, la France !

Ensuite, leur montrant la belle médaille en or que Pie X daigna lui envoyer, Mistral ajouta, cette fois en provençal :

—Ceci, c'est la médaille que Notre Saint-Père le Pape m'a donnée parce que je parle provençal.... Vous n'aurez jamais de médaille si vous ne parlez pas provençal....

Le nom de Mistral fut acclamé par deux cents jeunes poitrines. Et les écoliers marseillais reprirent le chemin de leur campement.

FRANCE-AMERIQUE

Revue mensuelle du Comité France-Amérique.

Siège social, 17, rue Cassette, Paris VIe. — Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, président ; Général Brugère, A. Leroy-Beaulieu, de l'Institut, Vte de Caix, vice-présidents ; Vte de Breteuil, trésorier.

Le numéro d'Août 1910, contient le compte-rendu de la réception faite par le Comité au Président de la République du Brésil ; une étude littéraire de M. Firmin Roz sur "la Psychologie des Trusts", d'après le roman de Paul Adam ; une enquête très curieuse sur "les relations entre la France et le Canada", auprès de MM. Dandurand, ancien président du Sénat Canadien, Marcil, président de la Chambre des communes, De Loynes, Consul général de France au Canada, Mgr Baudrillart, recteur de l'Université catholique de Paris, Vte de Caix, A. Poindron, délégué commercial du gouvernement Canadien en France, etc., Un diplomate étudie avec documents à l'appui Roosevelt et la presse allemande. Le numéro s'achève par deux articles, illustrés de jolies photographies, sur "l'hiver à Cuba" de M. Berchon et "les Américains aux Philippines" par L. Didier et des "chroniques" très documentées comme à l'ordinaire sur le Canada, les colonies françaises, le Brésil, l'Argentine, etc.

Le numéro : prix net : 2 francs.—Abonnement annuel (France et étranger): 24 francs.

---

bases entièrement nouvelles, et hélas ! immensément inconnues. Du passé, Eve ne gardait que son nom, qu'elle voulait comme elle avait voulu le reste se répétait-elle avec une désolation qui ne finissait pas. Du moins, elle ne détenait pas un centime de ces biens dont elle avait trop longtemps joui.

Jusqu'à ses toilettes et ses gracieux bijoux de jeune fille qu'elle avait voulu laisser à Germaine. Elle était partie de l'hôtel de La Luzernière n'emportant dans sa malle de gouvernante d'autres bribes des années radieuses que quelques objets sans valeur, menus cadeaux du comte Lothaire à certaines époques privilégiées qui constituaient à présent les reliques de souvenir desquelles elle ne se fût séparée qu'avec un chagrin affreux.

Pourtant, elle ne demeurait pas dénuée de toutes ressources. Outre les humbles meubles du logis de la rue Amélie, l'héritage d'Adrienne se montait à une vingtaine de mille francs, représentant la plus grande partie des gages de l'ancienne femme de charge, et en même temps qu'il lui évitait la hantise des soucis immédiats, Eve pouvait le posséder, cet argent là, cet humble argent de l'économie et du travail, dans toute la paix de son cœur.

La saison balnéaire ne commençant guère avant cinq ou six semaines, elle n'avait pas eu de peine à obtenir, moyennant une somme infime, la jouissance de l'habitation jusque-là, et c'était une halte qu'elle s'accordait dans cette retraite sur le chemin de sa destinée. Que ferait-elle ensuite ? Elle l'ignorait et ne voulait pas encore se le demander. Il suffisait qu'elle se redonnât des forces et que, bercée par le grand murmure du vent et des flots, elle crût sentir sa douleur s'user, se changer en résignation à la hautaine leçon des choses qui restent tandis que nous passons.

Mais, ce soir, cette notion de durée brève ne la consolait plus, ne lui paraissait plus même pouvoir s'appliquer à sa vie. Il y avait trop de beauté tentatrice dans cette nuit printanière, trop de tièdes, de perfides suggestions de bonheur. Tant de sérénité narguait sa désolation intime et sa tendresse engourdie redevenait cuisante pendant qu'en face de cette immensité baignée de lune elle songeait au temps interminable de la jeunesse. Que c'était long ! Que la fin se révélait lointaine ! Comment porter le fardeau jusqu'au bout ?....

Le parallèle était trop cruel contre ce qu'elle avait quitté et le morne inconnu qui l'attendait ; invinciblement, elle retournait au mirage du passé et à la déchirante nostalgie des regards.

La créature vaincue, désenchantée, de tout ce qu'elle incarnait aujourd'hui, était-elle bien la même que cette Eve rayonnante, sûre de sa beauté, sublime de confiance en l'existence, qui s'était candidement imaginé partir pour toutes les merveilleuses conquêtes de l'amour et de la joie ? Non, de celle-ci il ne restait plus rien ; il n'y avait pas une parcelle de son âme d'autrefois dans le regard voilé de larmes qu'elle jetait en arrière.

Douces prestigieuses illusions, de l'éblouissante flambée de ses jeunes espérances, ne demeuraient que des cendres, de froides cendres qui ne projetaient pas même la clémence d'une étincelle vers l'avenir ténébré. Elle avait tout perdu. La chère amitié de son enfance s'était désagrégée au souffle destructeur de la jalousie et des mesquines préoccupations d'amour-propre ; la mort avait brisé son unique affection ; la plus épouvantable faillite morale écrasait encore son deuil, et l'amour s'était dérobé....

Celui qu'elle aurait dû aimer, qu'elle aimait, hélas ! sans le savoir, celui-là s'attardait au loin, oublieux sans doute, enchaîné peut être par le sortilège de tendresses nouvelles....

Et quand bien même il reviendrait, quand bien même il réclamerait tardivement l'exécution du vœu suprême du comte Lothaire, la plus élémentaire loyauté défendait à Eve de l'entendre....

Elle ne voulait pas le tromper, et jamais elle ne se résoudrait à l'abominable aveu. Oui, tout était bien fini....

Une souffrance aiguë lui laboura l'âme ; plus désespérément encore que tout à l'heure, son existence lui apparut ainsi qu'un désert balayé par le vent glacé de la solitude et de l'abandon. En même temps, pour la première fois, une compréhension entrait en elle. Par ce qu'elle endurait, elle eut l'intuition navrée de ce tourment d'amour que Jean avait subi naguère et, silencieusement, elle pleura. Elle pleura sans révolte et sans espoir, comme on pleure sur sa jeunesse : au milieu de toute cette beauté vivante, il lui semblait que son cœur était mort....

Longtemps, elle demeura ainsi. Un bruit léger lui fit relever la tête. Elle avait cru entendre, résonnant d'un coup sec dans la nuit claire, le loquet de fer de la barrière basse par où on accédait à la route. Qui pouvait venir à cette heure ?

Elle n'attendait personne — elle n'attendait plus personne, jamais — et les fournisseurs avaient fini leur ronde. Quelque promeneur égaré, sans doute.

Des voix s'élevèrent : l'organe effaré de la petite Bretonne composant à présent tout son personnel et un timbre grave qui fit tressaillir Eve de la tête aux pieds. A deux mains, elle comprima sa poitrine bondissante ; ce n'était pas possible !.....

Mais une grande silhouette parut sous le couvert des arbres et vint émerger de l'ombre à deux pas de la jeune fille.

—Vous ! dit-elle sourdement. Jean de Trèves s'inclinait devant elle. Et avec sa simplicité ordinaire, il parla comme si tous deux s'étaient quittés la veille.

—Oui, c'est moi.... Ah ! que j'ai souffert de ne pas être auprès de vous, de ne pas pouvoir arriver plus tôt ! Si vous saviez combien je me suis fait de reproches ! N'aurais-je pas dû prévoir et ne point m'éloigner ?.... M. de La Luzernière m'était si cher ! Du moins, nous l'aurions pleuré ensemble.... Oh ! oui, allez, j'ai été bien malheureux à l'idée que vous pouviez me croire un mauvais ami !.....

De nouveau, les larmes jaillissaient sur les joues nacrées d'Eve. Seulement, celles-là étaient chaudes et bienfaisantes ; elles lavaient de leur pluie heureuse l'horrible amertume de tout à l'heure.

Spontanément, elle tendit les mains au jeune homme et celui-ci, se contentant sans doute de cette réponse, poursuivit sa simple explication :

—J'ai bien tardé, n'est-ce pas ? .... Je m'en désespérais !.... Quand "sa" chère lettre m'est parvenue, j'étais si loin !.... Je me suis mis en route tout de suite et, vous voyez, j'arrive.... Me voilà.....

Un scrupule de délicatesse lui coupa la parole : le reste était trop difficile à dire. Un silence régna. Du geste, Eve lui avait fait place à côté d'elle sur le vieux banc, et chacun d'eux, follement ému, attendait les mots que l'autre allait prononcer.

A la fin, Jean reprit, d'un accent troublé :

—Ignoriez-vous que votre.... que le comte Lothaire m'eût écrit ?

Eve baissa la tête :

—Je ne l'ignorais pas....

—Ah !.... Et vous saviez aussi ce que contenait cette lettre.. ce testament, plutôt ?....

—Oui, reconnut-elle tout bas, je le savais.

—Et sans doute, questionna Jean, avec une involontaire amertume, vous avez promis d'obéir à ce désir suprême ?

Elle releva le front, pour le regarder bien en face :

—Oui, je le promis..... De toute mon âme !

Un élan le jeta vers elle :

—Eve !.... Oh ! Eve !....

Il tentait de reprendre ses mains. Comme elle se reculait, rigide, tendue tout entière dans l'héroïque effort de son renoncement intérieur, il continua, avec une humble tendresse :

—Merci !..... Que vous me faites de bien ! Parce que j'ai souffert, laissez-moi vous le dire, souffert comme je ne croyais pas qu'il fût possible de souffrir.... Cette bonne parole panse la blessure que je conservais malgré tout, qui ne voulait pas se cicatriser, même tandis que j'accourais vers vous.... "Elle s'incline, pensais-je, devant la volonté suprême du cher disparu, mais son cœur, toujours, me restera fermé .... Toujours, moralement, elle demeurera pour moi la "princesse lointaine", la belle inaccessible qui est si bien dépeinte dans la lettre...."

Elle eut un sursaut d'étonnement :

—Quelle lettre ?

—Ah ! n'en parlons plus !.... Oublions-la ensemble, chère Eve, cette abominable missive qui m'a rendu si malheureux.... D'ailleurs, elle est tout à l'honneur de votre loyauté....

La jeune fille tourna vers lui un visage stupéfait :

—Parlons-en, au contraire !... Expliquez-vous mieux, je vous prie, car je ne comprends pas du tout !

Ce fut le tour de Jean d'être surpris :

—Vous ne comprenez pas ?

—Pas le moins du monde.... Vous m'entretenez d'une lettre ?....

—Oui....

—Que vous auriez reçue ?

—Hélas !

—Voyons, il y a confusion ? dit Eve un peu agitée. Je n'ai pas connaissance d'autre lettre que celle en vertu de laquelle vous êtes ici.....

La suite à dimanche prochain.